

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) : L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[320. Londres, Jeudi 5 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

320. Londres, Jeudi 5 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

10 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Gouvernement Adolphe Thiers](#), [Interculturalisme](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

[319. Paris, Mardi 3 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) a pour réponse ce document

[321. Paris, Dimanche 8 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-03-05

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je me lève. Comment avez-vous dormi cette nuit ?

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 338, pp. 12-16.

Information générales

Langue

- Anglais
- Français

Cote814-816, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du documentLettre autographe

Collation3 doubles folio

Supportcopie numérisée de microfilm

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Londres, jeudi 5 mars 1840, 8 heures du matin

Je me lève. Comment aurez-vous dormi cette nuit ? Hier était un triste jour. J'ai le coeur plein de remords d'être loin de vous. Je ne vous ai jamais fait le bien que j'aurais voulu. Vous ne savez pas, vous ne saurez jamais tout le bien que je voudrais vous faire, mon ambition infinie, insatiable, avec vous. Je vous aime trop pour me résigner jamais à me sentir impuissant et désarmé quand je vous vois un chagrin, n'importe lequel, n'importe de quelle date. Non, je ne me résignerai jamais à ce que cela soit, jamais à le croire; je m'en prendrai toujours à l'imperfection de notre relation, à la séparation de nos vies, à l'impossibilité où je suis de vous donner tout ce que j'ai en moi pour vous, d'exercer auprès de vous, sur vous, toute cette puissance d'affection et de tendres soins, le seul vrai baume que Dieu ait mis à notre disposition pour les blessures de l'âme. Dearest, vous avez beaucoup souffert, et il vous a toujours manqué du bonheur à côté de la souffrance. Il n'y a pas moyen de supprimer la souffrance dans la vie humaine; elle en est inséparable ; mais le bonheur aussi peut s'y placer; et la destinée le plus rudement frappée, le cœur le plus déchiré peuvent contenir en même temps les joies les plus intimes et les plus douces. C'est ce mélange de bien et de mal, cette compensation de l'un par l'autre que je voudrais du moins vous donner. Près de vous, je faisais déjà si peu! Quoi donc de loin?

6 heures

Vous avez raison. Je suis faible quelquefois avec mes amis. Mais dans cette occasion, ma faiblesse était bien embarrassée, car elle avait à choisir : le Duc de Broglie, MM. de Rémusat et Jaubert d'un côté, MM. Duchâtel et Villemain de l'autre. Evidemment il fallait chercher ailleurs que dans mes amitiés le motif de décision. Je ne vous redirai pas ce que vous aurez vu dans ma lettre à Duchâtel et dans celle du Duc de Broglie. Il ne m'est resté, il ne me reste aucun doute. Je ne sais ce qui arrivera. Je penche à croire qu'au fond ce Ministère fera à peu près comme le précédent. Je suis sûr qu'il le voudra; je présume qu'il le pourra. Je ne lui vois ni des amis bien exigeants, ni des ennemis bien intractables. S'il en était autrement, si le pouvoir allait réellement à la gauche, je n'hésiterais pas un instant. Ils le savent. Voici ce que m'a écrit Thiers :

« Mon cher Collègue, je me hâte de vous écrire que le Ministère est constitué. Vous y verrez, parmi les membres qui le composent, deux de vos amis, Jaubert et Rémusat, cl dans tous les autres, des hommes auxquels vous vous seriez volontiers

associé. Nos fréquentes communications depuis dix-huit mois nous ont prouvé, à l'un et à l'autre, que nous étions d'accord sur ce qu'il y avait à faire, soit au dedans, soit au dehors. Nous pouvons donc marcher ensemble au même but. Je serais bien heureux si en réussissant tous les deux dans notre tâche, vous à Londres, moi à Paris, nous ajoutions une page à l'histoire de nos anciennes relations. Car aujourd'hui comme au 11 octobre, nous travaillons à tirer le pays d'affreux embarras. Vous trouverez en moi la même confiance, la même amitié qu'à cette époque. Je compte en retour sur les mêmes sentiments. Je ne vous parle pas d'affaires aujourd'hui. Je ne le pourrais pas utilement. J'attends vos prochaines communications et les prochaines délibérations du nouveau Cabinet. Ce n'est qu'un mot d'affection que j'ai voulu vous adresser aujourd'hui, au début de nos relations nouvelles. » Je lui ai répondu ce matin : « Mon cher Collègue, je crois comme vous qu'il y a à tirer le pays de graves embarras. Je vous y aiderai d'ici, loyalement et de mon mieux. Nous avons fait ensemble, de 1832 à 1836, des choses qu'un jour peut-être, je l'espère, on appellera grandes. Recommençons. Nous nous connaissons et nous n'avons pas besoin de beaucoup de paroles. Vous trouverez en moi la même confiance, la même amitié que vous me promettez et que je vous remercie de désirer. Nous nous sommes assurés en effet, dans ces derniers temps, que nous pouvions marcher ensemble vers le même but. Rémusat m'a écrit que le Ministère s'est formé sur cette idée : Point de réforme, point de dissolution. C'est le seul drapeau sous lequel je puisse agir utilement pour le Cabinet, honorablement pour moi. Si quelque circonstance survenait qui me parût devoir modifier nos relations, je vous le dirais à l'instant et très franchement. Je suis sûr que vous me comprendriez, et même que vous m'aprouveriez. » Vous voilà au courant, comme on peut l'être de loin. Misérable communication ! Pendant que je vous écris, mon âme, mes regards, ma voix vous cherchent. Adieu. Je vous quitte pour aller m'habiller et dîner chez la Reine.

Vendredi 6 mars, 5 heures

J'ai diné à la droite de la Reine qui avait son mari à sa gauche. Elle a été très aimable pour moi. Soyez tranquille ; pas la plus petite allusion aux Affaires. La famille Royale, la Princesse Marie, Melle Rachel, Paris, Buckingham-Palace ont défrayé la conversation. La Reine a eu pour moi les mêmes bontés que Mme la Duchesse d'Orléans ; elle a lu mes ouvrages. Elle a un joli regard et un joli son de voix. Dans son intimité elle a supprimé la retraite des femmes avant les hommes. Hier les vieilles mœurs ont prévalu. J'avais à ma droite Lady Palmerston, puis Lord Melbourne, le Marquis de Westminster, Lady Barham etc, 28 en tout.

Après le dîner, on s'est établi autour d'une table ronde, dans un beau salon jaune qui m'a fait frémir tout le cœur en y entrant. C'est presque la même tenture que votre premier salon. Deux ou trois femmes se sont mises à travailler. Nous avons causé, sans trop de langueur, grâce à Lady Palmerston et à moi jusqu'à onze heures un quart que la Reine s'est retirée.

J'ai découvert au-dessus des trois portes de ce salon trois portraits... Je vous donne à deviner lesquels ! Fénelon, le Czar Pierre et Anne Hyde, Duchesse d'York. Je me suis étonné de ce rapprochement de trois personnes si parfaitement incohérentes. On ne l'avait pas remarqué. Personne n'a pu en trouver la raison. J'en ai trouvé une. On a choisi ces portraits à la taille. Ils allaient bien aux trois places.

On disait hier matin une nouvelle. La Reine n'avait pas paru la veille à dîner, elle

était souffrante ; elle est grosse. Lady Holland a apporté cela le soir chez Ellice où j'avais dîné. Mais la Reine a dîné hier et ce matin elle a tenu un lever qui a duré deux heures. C'est beaucoup si elle est grosse. Cependant on ne retire pas la nouvelle.

Ce lever, m'a ennuyé et intéressé. C'est bien long et bien monotone. Pourtant j'ai regardé avec une émotion pleine d'estime le respect profond de tout ce monde, courtiers, Lawyers, Aldermen, Officers, passant devant la Reine, la plupart mettant un genou en terre pour lui baisser la main, tous parfaitement sérieux, sincères et gauches. Il y faut cette sincérité et ce sérieux pour que tous ces vieux habits, ces perruques, ces bourses, ces costumes que personne, même en Angleterre, ne porte plus que pour venir là, ne fassent pas un effet un peu ridicule. Mais je suis peu sensible au ridicule des dehors quand le dedans ne l'est pas. J'ai vu le Duc de Wellington, triste vue, presqu'aussi triste que celle de Pozzo; rapetissé de trois ou quatre pouces, maigre, chancelant, vous regardant avec ces yeux vagues et éteints où l'âme qui va s'enfuir ne prend plus peine de se montrer, vous parlant de cette voix tremblante dont la faiblesse ressemble à l'émotion d'un dernier adieu. Il n'est point moralement dans l'état de Pozzo, l'intelligence est encore là, mais à force de volonté et avec fatigue. Il s'est excusé de n'être pas écore venu chez moi : « J'étais à la campagne ». Je crois que je dineraï avec lui chez le Sir Robert Peel.

M. de Brünnow n'est pas encore venu chez moi. C'est le seul. Il était au lever de la Reine, très empressé, auprès des Ministres, busy-body 2 et subalterne dans ses façons.

Lady Palmerston m'a parlé de Paul. Il ne va absolument nulle part, si ce n'est à Crockford à 9 heures pour dîner. Il passe sa journée chez lui, en robe de chambre et à fumer. M. de Brünnow, dans les premiers moments, l'a vu deux ou trois fois et a essayé de le voir davantage. Paul n'a pas voulu. M. de Brünnow ne le voit plus.

Le mariage de Darmstadt n'est point certain. Le Grand Duc y retourne pour voir s'il pourra se décider. On doute qu'il se décide. Il est toujours amoureux en Russie. M. de Brünnow reviendra ensuite ici comme ministre en permanence, en attendant, fort longtemps peut être, un ambassadeur.

Samedi, 8 heures du matin

Hier, à dîner chez Lord Clarendon, M. de Brünnow s'est fait enfin présenter à moi. Il est bien remuant, papillonnant, aimable. Ce dîner m'a plu, Lord Clarendon est plus continental, plus de laisser-aller. Nous avions le Marquis de Douro et sa femme, la plus belle personne de l'Angleterre, dit-on, et vraiment très belle. Point d'esprit du tout. Comme lui. Entre nous il en est étrangement dépourvu. Plus que cela, car il parle beaucoup & se met en avant. Je vous étonnerais en vous répétant les pauvretés qu'il m'a dites. Toujours Lord Melbourne, Lord & Lady Palmerston. Après dîner, j'ai été à Devonshire House, où j'ai trouvé la Duchesse de Cambridge et un très select party, Lady Jersey, La Duchesse de Montrose, &, &. On dansait, le Duc de Devonshire autant que personne. On me parle beaucoup de vous, et je suis sûr que je réponds très bien.

10 heures

Voilà le 319. Mon remords de n'être pas auprès de vous redouble. Je me reproche

l'agrément que je trouve ici, le plaisir que je prends à regarder, à être bien reçu. Je ne supporte pas la pensée d'être gai quand vous êtes triste, entouré quand vous êtes seule. Et pourtant cela est et je l'accepte en fait au moment même où mon cœur s'en indigne. Ah ! Pardonnez-moi dearest, pardonnez-moi cette faiblesse de notre nature, à laquelle il n'y a peut-être pas moyen d'échapper et qui n'empêche pas que dans toutes les situations, à toutes les heures du jour, je n'aimasse mille fois mieux être auprès de vous que partout ailleurs, et partager votre tristesse plutôt que toutes les joies du monde. N'est-ce pas que vous me le pardonnez? N'est-ce pas que vous savez bien tout ce que vous êtes pour moi? La mer qui nous sépare est bien profonde, mais mon affection pour vous l'est mille fois davantage. Et j'aurais ici tous les succès imaginables que je leur préférerais mille fois le succès de vous donner un jour, une heure de bonheur.

Vous voulez que je vous parle des affaires. M. de Brünnow est évidemment en panne, attendant que les embarras, les obstacles au progrès de la négociation viennent de nous, pour se saisir tout à coup de ce fait, se faire un mérite de l'empressement, de la facilité de son maître, pousser peut-être cette facilité plus loin qu'il ne l'a fait encore, et enlever brusquement le succès. Je tâcherai de ne pas le servir dans cette tactique. Evidemment il y a ici un désir sincère, vif, de ne pas se séparer de nous ; on fera des sacrifices réels à ce désir. Il y a des dissidences marquées, à cet égard, dans le cabinet ; quelques-uns tiennent beaucoup plus à nous que d'autres. Mais tous y tiennent, et je n'entends pas le moins du monde me prévaloir des dissidences, ni chercher seulement à m'en servir. J'ai commencé à traiter et je traiterai jusqu'au bout l'affaire avec la plus entière franchise, m'appliquant uniquement à convaincre tout le monde de l'intérêt supérieur des deux pays au maintien de l'alliance, et de la nécessité d'une transaction, entre le Sultan et le Pacha, qui puisse être acceptée par le Pacha comme par le Sultan, par la France comme par l'Angleterre et qui mette fin à cette question-là en ajournant toutes les autres.

M. d'André n'a apporté de Pétersbourg que des lettres assez vagues, plutôt l'idée que l'affaire ne marchait pas, et un redoublement de colère de l'Empereur qui avait espéré, dit-on, que la dépêche, inspirée par lui, de M. de Nesselrode à Médem, amènerait une réponse qui amènerait une rupture. Je n'en crois rien. Pourtant, je n'en sais rien.

Adieu. Adieu. Continuez de me tout dire. Vos lettres me font un peu vivre à Paris, et cela m'est très utile. Soyez tranquille. Je n'oublierai pas vos recommandations. Mais répétez les moi toujours. Adieu encore.

Continuez de m'écrire les lundi et jeudi par les Affaires Etrangères, et le samedi par la Poste. Et si vous voulez quelque chose de plus indirect, envoyez votre lettre à Génie.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 320. Londres, Jeudi 5 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-03-05

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 20/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/11>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 320

Date précise de la lettre Jeudi 8 mars 1840

Heure 8 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination

- Égypte
- France
- Londres (Angleterre)
- Paris (France)
- Russie
- Turquie

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Londres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/06/2018 Dernière modification le 18/01/2024

London, lundi 5 mars 1840.

514

8 heures du matin.

le ministère
comme point
lequel je pour-
rais évidemment faire
et que me pour-
rait dire où à
dès que vous
approuveriez
on peut être
dans que je
sais vous
allez inhabiller

8 hours.

meut dans
mais moi
à nos affaires
M. de la Motte
et la considéra-
tion que malheu-
r, il n'y a pas...
elle

la retraite
ville

aston. Puis
elle, lady

une table
fait premiers
comme tout le

Si je t'écris. Comment avez-vous
commencé cette nuit ? Hier était un terrible jour. J'ai le
cœur plein de remords d'être loin de vous. Je ne
vous ai jamais fait tout le bien que j'aurais voulu.
Vous, n'ayez pas vous ne saurez jamais tout le
bien que je voudrais vous faire. Mon ambition
infinie, insatiable, avec vous. Je vous aime trop
pour me résigner jamais à me sentir impuissant
et décharné quand je vous vois, mais un drame n'importe
lequel, n'importe de quelle date. Non, je ne me
résignerai jamais à ce que cela soit, j'arriverai
à le croire ; je me prendrai toujours à l'imperfection
de notre relation, à la séparation de nos vies,
à l'impossibilité où je suis de vous donner tout
ce que j'ai en moi pour vous, dégoûter auprès de
vous, sur vous, toute cette passion d'affection
et de tendresse telle, le seul vrai bonheur que Dieu
ait mis à notre disposition pour le, blesser de
toute. Dearest, vous avez beaucoup souffert, et il
vous a toujours manqué du bonheur à cause de
la souffrance. Il n'y a pas moyen de supprimer
la souffrance dans la vie humaine ; elle en est
inséparable, mais le bonheur aussi, pour l'apprécier,
et la destinée le plus endurément frappée, le cœur

le plus souvent *Dolphy* pourront contenir en
même tems le, jas, le plus intime et le plus
doux. C'est le mélange de bien et de mal, cette
compensation de l'un par l'autre que je voudrai
de moins vous voir et vous donner. Mais de
vous, je faisois déjà si peu ! Mais donc de l'autre ?

6 hours.

Mon, aux raisons. Je suis fait quelquefois avec
moi, amis, mais dans cette occasion, ma faiblesse
étoit bien embarrassée, car elle venoit à l'abord de
duc de Bruglie, Mme de Remusat et Sandres
d'un côté, Mme Duchâtel et Mme de Chatelet
évidemment il falloit chercher ailleurs que dans mes
amitiés le motif de décision. Je ne vous redirai pas, comme
le que vous, alors que dans ma lettre à M. Duchâtel, nouveau
et dans celle du duc de Bruglie. Il ne m'est venu, j'ai voulu
il ne me reste aucun doute. Je ne sais ce qui arrivera. Mes relations
Je pense à croire qu'en fond ce ministre de force
à peupl, comme le précédent. Je suis sûr qu'il le
voudra ; je présume qu'il le pourra. Je ne lui ai
dit de, amis, bien épigean, ni de, connais bien
intelligible. Si on étoit autrement, si le pourroit
alloit réellement à la gauche, je n'hésiterais pas
un instant. Il le savoit. Voici ce que me
écrivit Thiers :

Mon cher collègue, je me hais de vous écrire
que le ministre est constitué. Vous y verrez, parmi
les membres, qui le composent, deux de vos amis
Sandres et Remusat, et dans tous les autres, de

comme a
de peques
peuvent a
ce qu'il y
Mais, pour
de deux à
dans, natio
d'au...
relations
travaillan
trouvez ce
qui celle
s'abîment
Je ne le p
communi
nouveau
j'ai voulu
mes relations
De la
à Mme, ch
à tirer le
Dès, l'ap
l'ensemble
punkt. Des
moyens
pas, beso
en moi, le
pour me
desire. M
dernières le

utours en comme appellez vous le 1^{er} de Valentines 1851
et le plus mal, cette de nos petites communications depuis 18 mai nous ont
je voudrais, ce que je veux à faire soit au dedans soit au dehors
je suis de vous pour nos bons marchés ensemble au même but.
que certain? Je serai bien heureux de vous écrire tout ce que
dans notre cache vous demandez, mais à faire sans
doute une page à l'adresse de nos amis
relatifs à ce qu'aujourd'hui comme au 11 octobre, nous
travaillons à faire le pays d'effoux enterrer. Pour
l'ouvrir en moi la même confiance, la même amitié
que celle d'origine. Je compte en retour sur les mêmes
sentimens, je ne vous parle pas d'affaire, au contraire
que dans nos Je ne le pourrai pas utilement. D'ailleurs je souhaite
me rendre à la communication et les prochaines délibérations des
de la bataille nos deux cabines. Ce n'est qu'en nos affections que
en ma force j'ai voulu vous adresser aujourd'hui un billet de
ce qui amène. nos relations nouvelles
de force

de lui ai répondu ce matin:

Mon cher collègue, je crois comme vous que je
dois tirer le pays de grave embarras. Je vous y mènerai
dès également et de mon mieux. Nous avons fait
ensemble de 1852 à 1856, de très bons jans
part. Ces je l'espère, on appellera grande, 10000
ménages. Nous nous connaissons et nous savons
pas besoin de beaucoup de paroles. Vous pourrez
en moi la même confiance, la même amitié que
vous me permettez et que je vous renvoie des
derniers. Nous nous connaissons assez dans le
dernier temps, que nous pourrons marcher ensemble

316

vers le même but. Il n'aurait mérité que le ministre
l'ait formé sur cette idée, point de réforme, point
d'assassinat. C'est le seul de peines dont lequel j'aurais
agis utilement pour le cabinet, honnêtement pour
moi. Si quelque circonstance survenait qui me pénétrait
devoir modifier nos relations, je vous le dirais à
l'instant et très franchement. Je suis sûr que vous
me comprendrez, et même que vous m'approuverez.

Vous voilà au courant comme on peut l'être
de la très hideuse communication ! Pendant que je
vous écris, mon ami me regarde, ma voix vous
échouant. Ah ! je vous guille pour elles inhabiles
à dire chez la Reine.

Dimanche 6 Mars 5 h. 30.

J'ai dîné à la Reine de la Reine qui m'a fait son
mari à la gauche. Elle a été très aimable pour moi.
C'est tranquille, peu la plus petite allusion aux affaires.
La famille royale, le Prince de Marie, M^r Hatchet,
Paris, Buckingham Palace ont dépeint la courtoisie.
La Reine a pour moi les mêmes bonnes que me donne
la succession d'Albion ; elle a le même caractère. Elle
a un joli regard et un joli ton de voix.

Dimanche 6 Mars 6.30. Elle a supprimé la séparation
des femmes devant les hommes. Hier les visites
naturales ont pris place.

J'avais à ma droite Lady Palmerston. Puis
Lord Melbourne, le marquis de Westminster, Lady
Dasham. Un g^e en tout.

Après le dîner on s'est installé autour d'une table
ronde dans un beau salon jaune qui m'a fait frémir
tout le cœur en y entrant. C'est presque la même tenture

J'aurai cette
compli
votre si j'au
Vous n'au
bien que je
infinie, in
pour me re
et déarme
lequel, non
redigerais j
à la main
de notre re
à l'impossi
le que j'ai
Vous, sur ce
et de l'autre
est mis à
l'heure. Deux
vous a long
la suffisance
la suffisance
inséparables
de la desti

que votre premier salon. Deux ou trois femmes se sont mises à travailler. Nous avons causé, sans trop se langousser, grâce à Lady Palmerston et à moi, jusqu'à cette heure en quasimodo que la Reine sera revenue.

J'ai découvert au dessus de, très près de ce salon trois portraits... je vous donne à deviner lesquels. Bérelon, le Gars Rose et une tête de la Reine d'Ysolt. De me suis étonné de la rapprochement de trois personnes si parfaitement incohérente. On ne l'avait pas remarqué. Personne n'a pu en trouver la raison. On a trouvé une. On a choisi ces portraits à la hâte, et allait bien aux trois places.

On disait hier matin une nouvelle. La Reine n'avait pas pour la veille à dîner; elle était souffrante; elle est grosse. Lady Holland a apporté cela le soir chez Ellisa où j'avais dîné. Mais la Reine a dîné hier, et ce matin elle a tenu un lever qui a duré deux heures. C'est beaucoup! elle est grosse. Cependant on ne sait pas la nouvelle.

Le lever me emmène et intéressé. C'est long et bien monotone. Pourtant j'ai regardé avec une émotion pleine d'estime le respect profond de tous ce monde, courtiers, lawyers, aldermen, officers, personnes devant la Reine, la plupart mettant un genou en terre pour lui baisser la

main, leur parfaitement. N'ouez, j'aurai à garder
Il y fait cette sincérité et ce désespoir pour que tous
les vêtements, les parures, les bourses, les estomacs
que personne, même en Angleterre, ne porte plus
que pour venir là, ne fassent pas un effet un
peu ridicule. Mais je suis peu sensible au ridicule
des dehors quand le dedans ne l'est pas.

J'ai vu le duc de Wellington; triste vie,
presque aussi triste que celle de Pozzo; supposant
le bras ou quatre pouces, maigre, chancelant
vers regardant avec les yeux vagues et éteints
où l'âme qui va s'enfuir ne prend plus la place
de se montrer, vous parlant avec cette voix
tremblante dont la voilte ressemble à l'émotion
d'un dernier adieu. Il n'a point maladement
dans l'état de Pozzo; l'intelligence est encore là,
mais à force de volonté et avec fatigues. Il s'est
excusé de n'être pas encore venu chez moi; il va
à la campagne; j'ai besoin de la campagne; je
crois que je dînerai demain avec lui chez Sir
Robert Peel.

M. de Brionne n'est pas encore venu chez moi.
C'est le seul. Il était au bureau de la Chambre, très
enfermé auprès des ministres, busy-body et
subalterne dans ses façons.

Lady Palmerston sera partie, il ne va absolue-
ment plus par là, si non à Brookford, à quelques

pour dîner dans la
chambre de monsieur, l'a vu
venir devant moi et ne le voit plus
Le mariage
grand, duquel
j'aurai à faire.

On annonce en
envoie ici un
attendre, je

très à faire.
Il fait un
papillon à
Blarney et
vous avouez
plus belle je
très belle. Je
vous, il va à
la St. Paul's
vous, il vous
qu'il sera de

lady Palmer-
son house, où
il va être
Montagu le

autant que
vous, et je

et garder pour Dînes. Il passe la journée des lundis en robe de chambre et à fumer. M. de Brunow, dans le premier état, c'est-à-dire au moment, où le succès au bonheur et à mariage de la reine plus voit davantage. Paul n'a pas voulu. M. de Brunow efface un peu la voit plus.

Le mariage de Darmstadt n'est point certain. Le grand-duc y retourne pour voir s'il pourra se faire une belle vie de l'ordre. On souhaite qu'il se débrouille. Il est toujours au service de l'empereur en Russie. M. de Brunow rentrera ensuite ici comme ministre en permanence en attendant, fort longtemps peut-être, son ambassadeur.

de la peine
de venir
de à l'ovation
malent
et voire la
gare. Il fait
environ 1000
peigne de
chez lui

une chose très
la faire lâcher
long et

la absolu
à gagner

hier, à dînes chez lord Blandford, M. de Brunow
l'a fait enfin prononcer à moi. Il est bien renommé
papillonne, aimable. Ce dîner me plaît fort.
Blandford est plus continental, plus de laisser aller.
Nous avions le mariage de Darmstadt à la fin de la
plus belle personne de l'Angleterre, dit-on et vraiment
très belle. Nous l'espérons tout, comme lui. Entre
bien. Il en est étrangement ignorante. Mais que
ce n'est pas très long et se met en route. Je
vous demandais en vain, répétant le papillon
qu'il m'a dit. Si j'ouvre, lord Melbourne fait-il
lady Palmerston. Après dînes j'ai été à Bexhill-on-Sea
hier, où j'ai trouvé la lecture de Cambridge
et un très select party. M. et Mme la duchesse de
Montebello. Rien de la laissait le duc de Bexhill-on-Sea
autant que personne. On une partie beaucoup
plus et je suis sûr que je n'aurai pas fini.

10 h. 15.

Voilà le 3^{me} bien sombre de notre pauvre
de vous redouble. Je me reproche également que
je trouve ici le plaisir que je prends à regarder
à être bien seul. Je ne suppose pas la force
d'être gai quand vous êtes triste, lorsque quand
vous êtes seule. Et pourtant cela est, je suppose
en fait, au moment même où mon cœur n'en
s'indigne. Ah! pardonnez-moi, dearest, pardonnez
moi cette faiblesse de notre nature, à l'égard de
qui a peut-être par moyen d'échapper, et qui
n'aspire pas que dans toute la situation à
toutes les heures. De jour je n'aimais mille fois
mieux être auprès de vous, que partout ailleurs
et partager votre tristesse plutôt que toute la
joie du monde. Mais ce que vous me faites
pardonnez? Rien que que vous fassez
pour ce que vous êtes pour moi? La miséricorde
de l'autre est bien profonde, mais moins affectueuse
que vous. Les mille fois heureuses que j'aurais
des bonnes choses imaginables que je pourrais
professer avec vous le bonheur de faire de bonnes
choses pour vous, mais de la douceur.

Vous voudrez que je vous parle des affaires. M. de
Brionne est évidemment en paix, attendant que
le comte de la Bâtie devienne au progrès de la
négociation vicement de nous, pour le faire lâcher.
À coup de ce fait de faire un missile de l'impression
de la facilité de vos négociations pour faire
cette facilité plus loin qu'il ne l'a fait encore, le

que votre père
est tout nids,
trop de la
à moi, j'en
Sous cette
J'ai de
Salon très
lesquels. P.
la chose. D'
échement
incohérente.
ma p'te en
On a chois
bien aux p
On dis
n'avait pa
souffrance,
tela la vair
la bâtie a
en lever que
elle est pro
nouvelle.

le lever
long et bie
avec une e
de tout ce
officer, pa
mettant le

étaient frangéement le succès. Je l'achetai de ce pris
de sois dans cette tactique.videmment il y a ici
un élégie évidente, où, de ne pas se séparer de nous,
on prie un, dansfini rôle à se dérober. Et y a de
différentes marques, à cet égard, dans le cabinet ;
quelque, une, tiennent beaucoup plus à nous que
d'autres. Mais au fond, tous y tiennent "je n'oublierai
par le moins du monde, me préalais de l'audience
à l'heure, évidemment à mon service. Qui commence à
faire ce je traiterai jusqu'au bout l'affaire avec
la plus entière franchise, m'appliquant uniquement
à convaincre tout le monde de l'entière supériorité
des deux pays au maintien de l'alliance, et de la
nécessité d'une révolution, entre le Sultan et le
Pacha, qui pourra être accepté par le Pacha
comme par le Sultan, par la France comme
par l'Angleterre, et qui mette fin à une question
la en agitant toutes les autres.

Un l'heure où je rapporte de Petersbourg que la
lettre, aux vagues, portait l'idée que l'affaire ne
marchait pas, et un redoublément de colère des
empereurs qui avait inspiré, dit-on, que la
dépêche, inspirée par lui, de M^{me} de Nesselrode
à Medem, amènerait une réponse qui amènerait
une rupture, je ne sais rien. Pourtant je
ne sais rien.

Adieu, Adieu. Continuez de me tout dire.
Vos lettres me font un peu vivre à Paris, et cela
meut très utile. Croyez tranquille. Je vous bénis

par une recommandation. Mais, reportez les moi
toujours. Ainsi en sera.

Continuez de mecrire le lundi et jeudi par le ^{train} affaires
étrangères, et le Vendredi par la poste. Si je vous
veutrez quelque chose de plus immédiat, envoyez votre
lettre à Genève.